

PARTIE I

Le Gel

Chapitre 1

Le Jour de l'Unité

Six heures du matin. Vassili n'avait pas dormi.

Il était resté assis dans le noir, sur le bord du lit, les coudes plantés sur les genoux, à écouter les bruits de l'immeuble. Le grincement des tuyaux. Un nourrisson qui pleurait trois étages plus bas, puis se calmait. Plus loin, une porte qu'on refermait doucement. L'immeuble ne dormait pas vraiment, ces nuits-là. Personne ne dormait bien la veille du Jour de l'Unité.

Son père toussa dans la pièce d'à côté. Une toux sèche, répétée, qu'il étouffait dans son poing.

« Vassili. »

Pas de « bonjour ». Pas de « tu as bien dormi ? ». Juste son prénom, pour signaler qu'il était temps d'y aller.

« J'arrive. »

Il enfila sa veste. Grise. Tout était gris dans cet appartement : les murs, le lino, le ciel derrière la fenêtre. Même les rideaux que sa mère avait accrochés avaient fini par s'éteindre. Ils étaient bleu pastel, autrefois. Un bleu joyeux. Un bleu tout doux, un bleu désormais impensable, délavé par dix-huit années de lumière maigre. Il ne les remplacerait pas. C'était la seule couleur qui restait d'elle.

✱

Dehors, Saint-Pétersbourg se vidait dans un seul sens.

Les rues convergeaient vers la Grande Place comme des veines vers un cœur malade. Vassili et son père marchèrent en silence, absorbés par le flot. Autour d'eux, des familles entières, des ouvriers en veste de travail, des vieilles femmes qui traînaient le pas en s'accrochant à des bras plus jeunes. Personne ne parlait. De toute façon que pouvait-on dire ? On allait célébrer dix-neuf ans d'un régime qui avait vidé le langage de tout ce qui méritait d'être dit. Alors on se taisait. Par habitude, par lassitude, par cette tristesse compacte qui s'était déposée sur la ville comme du givre, et que personne ne songeait plus à gratter.

Devant eux, une femme âgée marchait seule. Petite, voûtée, un foulard noué sous le menton. Elle avançait à pas courts, les pieds incertains sur le pavé gelé. La colonne la dépassait sans la regarder, comme on contourne un meuble.

« Avance ! »

Un garde avait surgi du bord du trottoir. Jeune, vingt ans peut-être, le fusil en bandoulière. Il attrapa la femme par le coude et la tira vers l'avant. Elle trébucha, se rattrapa de justesse, et le garde la poussa de nouveau, cette fois dans le dos, du plat de la main.

« Tu ralentis tout le monde, babouchka. Tu veux qu'on t'aide à marcher ? »

La menace n'avait même pas besoin d'être explicite. La vieille femme accéléra, le souffle court, les yeux au sol. Personne ne s'arrêta. Personne ne tourna la tête. Vassili et son père continuèrent à marcher, un peu plus vite, un peu plus droit, comme tout le monde.

Mais Vassili avait vu le visage de la femme au moment où elle avait trébuché. Ce n'était pas de la peur. C'était de la honte. La honte de ne pas aller assez vite pour un régime qui exigeait même de ses vieillards qu'ils marchent au pas.

*

Tous les deux cents mètres, un check-point. Badge. Nom. Adresse. Le soldat vérifiait, tamponnait, faisait signe de circuler. Vassili tendit son badge comme tout le monde - le geste était devenu un réflexe, une formalité dont le corps s'acquittait sans consulter l'esprit.

D'habitude, le Jour de l'Unité, Vassili était de l'autre côté. Il était technicien d'infrastructure pour le régime - montage d'écrans, tirage de câbles, raccordements électriques, sur les chantiers qu'on lui assignait, qu'il s'agisse d'une caserne, d'un bâtiment administratif ou de la Grande Place elle-même. Il avait travaillé sur l'installation de la

cérémonie ces deux dernières semaines, justement - vérification des supports d'écrans, raccordement de la régie, passages de câbles. Mais la veille, son chef d'équipe l'avait renvoyé chez lui avec trois autres techniciens. Effectifs réduits pour le jour même : le dispositif était en place, il ne restait plus qu'à le faire tourner, et pour ça, les responsables se suffisaient à eux-mêmes. « Présentez-vous à l'émargement comme tout le monde », avait dit le chef. Fin de la discussion.

Vassili ne s'en plaignait pas. Passer la journée à surveiller des jauges et ressouder des connexions dans la régie pendant que le Secrétaire Général parlait, c'était un privilège dont il se passait volontiers.

✱

La Grande Place apparut au détour de la perspective Nevski.

Même après dix-neuf cérémonies, même après avoir lui-même vissé une partie des boulons, le spectacle restait écrasant. Quatre écrans géants encadraient l'espace, hauts comme des immeubles de cinq étages. Sur chacun, le même visage : Viktor Plévine, Secrétaire Général du Parti, les yeux légèrement baissés vers la foule, le menton relevé - un angle de caméra calculé pour donner l'impression qu'il regardait chaque individu en particulier.

Le protocole était toujours le même, millimétré, immuable. Cordons de sécurité à triple épaisseur. Soldats en faction tous les quinze mètres. Rotation des gardes toutes les quarante minutes. À force d'y assister, année après année, Vassili connaissait le déroulement par cœur - les horaires, les flux, les emplacements. Le genre de choses qu'on finit par savoir sans même les chercher, comme un voisin dont on connaît les habitudes à force de partager un mur.

Deux cent mille personnes s'entassaient en arc de cercle face à la tribune. Le chiffre était officiel. En réalité, songea Vassili, c'était moins. Mais personne ne comptait à la baisse ici.

✱

Les registres d'émargement occupaient un hall entier sur le flanc ouest de la place. Files d'attente sinueuses, encadrées par des barrières métalliques. Vassili fit la queue avec son père pendant quarante minutes. Le froid mordait les mains, s'infiltrait par les coutures des manteaux. Son père ne se plaignait pas. Son père ne se plaignait jamais.

Quand leur tour vint, un fonctionnaire en uniforme gris vérifia leurs papiers, inscrivit un numéro en face de leurs noms, et les laissa passer sans un mot. Le registre était épais

comme un annuaire. Des pages et des pages de noms. Des milliers de personnes réduites à une présence obligatoire et un tampon.

Le Jour de l'Unité. Dix-neuvième du nom. Vassili avait neuf ans lors du premier, et il se souvenait surtout du froid et de la main de son père qui serrait la sienne trop fort. Sa mère était décédée peu de temps auparavant. Un accident de la route, lui avait-on dit. Un accident que son père n'avait jamais vraiment expliqué et dont il ne parlait plus.

La cérémonie commémorait la nomination de Viktor Plévine au poste de Secrétaire Général, en 1956, après l'assassinat de Nikita Khrouchtchev. Le pays avait vacillé. Un Secrétaire Général abattu en pleine guerre froide - l'URSS s'était retrouvée au bord du chaos, et le Parti avait fait ce que le Parti faisait toujours en temps de crise : il avait désigné un homme fort.

Plévine avait été présenté comme un sauveur. Celui qui ramènerait l'ordre. Celui sous lequel l'Union soviétique deviendrait plus forte et plus unie. Les discours de l'époque débordaient de promesses. Stabilité. Grandeur. Protection du peuple.

Vassili avait huit ans en 1956. Il n'avait que des bribes de l'avant - des images vagues, déconnectées, comme des photos jaunies dans un album qu'on n'ouvre plus. Le bruit d'une radio dans la cuisine. Sa mère qui riait au téléphone. La sensation diffuse d'un monde où les portes n'étaient pas fermées à clé. Mais son père, une fois, une seule, après un verre de trop, avait mis des mots là-dessus. Des rues où l'on pouvait encore marcher sans badge. Des conversations qu'on pouvait avoir sans baisser la voix. Des journaux qui n'imprimaient pas tous la même première page. « C'était pas le paradis, avait-il dit. Mais on avait le droit de se plaindre que ça ne l'était pas. » Puis il s'était tu, et n'en avait plus jamais reparlé.

La suite avait été fulgurante. En moins de deux ans, les mesures s'étaient empilées : abolition de la libre circulation, contrôle de la correspondance, surveillance des logements, couvre-feu, système de délation institutionnalisé. Chaque nouvelle restriction était présentée comme temporaire, nécessaire, protectrice. Aucune n'avait été levée. Le temps qu'on comprenne ce qui se passait, il était trop tard.

Au début, il y avait eu de la résistance. Des grèves dans les usines. Des tracts qui circulaient la nuit. Des professeurs qui refusaient d'enseigner le nouveau programme. Du courage, à l'état brut, spontané, désorganisé.

Le régime avait écrasé tout cela méthodiquement, sans précipitation et sans pitié. Pas seulement les meneurs. Les familles. Les voisins. Les collègues. On arrêtait un homme, et le lendemain sa femme disparaissait, ses enfants étaient retirés de l'école, ses parents

déplacés. Des « traîtres à la nation », disaient les haut-parleurs. Des familles entières disparues, et avec elles, toute envie de les imiter. Le message était simple : le prix de la désobéissance ne se payait pas seul.

Alors les gens avaient cessé de désobéir. Pas par conviction. Mais par peur. Par amour pour ceux qu'ils ne voulaient pas entraîner dans leur chute. Et c'était peut-être la victoire la plus totale du régime : avoir transformé l'amour en laisse.

Dix-neuf ans plus tard, on fêtait ça. On fêtait celui qui avait mis la laisse.

Ne pas venir sans raison valable, c'était s'exposer. Convocation. Perte de ration. Surveillance renforcée. L'année dernière, un voisin du troisième, Grigori Lebedev, avait manqué la cérémonie. Trois semaines plus tard, il avait disparu. Un accident de travail, avait dit le gardien de l'immeuble. Lebedev travaillait dans une bibliothèque...

✱

Un roulement de tambour déchira le murmure de la foule, et deux cent mille corps se raidirent.

Le défilé commença.

Ils arrivèrent par la perspective Nevski, en colonnes serrées, au pas cadencé. D'abord l'infanterie - des centaines de soldats en uniforme sombre, botte contre botte, le fusil à l'épaule, le regard droit. Derrière eux, une fanfare militaire se déploya sur toute la largeur de la perspective. Cuivres, tambours, cymbales. La marche était ample, martiale, conçue pour remplir la poitrine et vider la tête. La musique rebondissait contre les façades, s'engouffrait dans la place, et donnait au défilé une grandeur que les hommes seuls n'auraient pas eue. Vassili sentait les basses vibrer dans son sternum.

Puis les véhicules. Transports de troupes blindés, canons tractés, tourelles couvertes de bâches kaki dont les formes laissaient deviner des calibres que Vassili ne pouvait pas nommer mais que chacun comprenait. Le sol tremblait sous les chenilles. Des enfants juchés sur les épaules de leurs pères regardaient passer les engins avec des yeux ronds, et Vassili ne savait pas si c'était de la fascination ou de la terreur. Peut-être les deux. Peut-être que c'était la même chose, ici.

Le défilé dura vingt minutes. Vingt minutes de métal, de cuivre et de diesel. Quand le dernier véhicule eut disparu derrière la tribune et que la fanfare se tut, la foule applaudit. Longtemps. Comme on applaudit quand on n'a pas le choix - c'est-à-dire sans savoir quand s'arrêter.

Vassili applaudit aussi. Ses paumes claquaient l'une contre l'autre au même rythme que celles de son père, que celles de l'inconnu à sa droite, que celles de la femme derrière lui. Ici, on n'avait pas besoin d'être sincère. Mais il fallait être convainquant. Des applaudissements trop mous, c'était quelqu'un quelque part qui le notait.

✱

Les applaudissements moururent d'eux-mêmes, par vagues incertaines, comme si chacun attendait que l'autre s'arrête le premier. Puis le calme revint - dense, compact, chargé.

Sur la tribune, des silhouettes prenaient place.

Vassili était trop loin pour distinguer les visages à l'œil nu, mais les écrans géants s'animent et le monde entier se réduit à un seul cadre. Au centre, Viktor Plévine. Uniforme sombre, pas de décoration. Soixante-trois ans, le visage d'un homme qui n'a de comptes à rendre à personne. Mâchoire carrée, yeux enfoncés, regard qui ne cillait pas.

À sa droite, légèrement en retrait, le colonel Drakchev. Sécurité intérieure. Même sur l'écran géant, il ne regardait pas la caméra. Il regardait ailleurs. La foule, probablement.

À gauche, Elena Plévine. Trente-six ans, le port d'une statue. Tout Saint-Petersbourg connaissait Elena Plévine - l'ambitieuse qui avait épousé le pouvoir, disait-on, la seule femme du pays à porter de la soie quand les autres faisaient la queue pour du pain rassis. Son visage, sur l'écran, ne trahissait rien.

Derrière eux, presque hors cadre, un enfant. Vassili ne l'avait jamais vu qu'en photo. Le fils. Sacha. Dix ans, peut-être. Il se tenait droit, les bras le long du corps, le regard vide - fixé droit devant lui sans rien regarder, comme quelqu'un qu'on a placé là et oublié. La caméra ne s'attarda pas.

Deux cent mille personnes debout dans le froid, en attendant que le Secrétaire Général prenne la parole.

Deux cent mille visages identiques. Deux cent mille silences.

Et dans ce silence, Vassili regardait.

Il regardait les écrans et leurs angles de cadrage, les soldats qui changeaient de poste, la régie en bordure de la place où il avait travaillé encore la veille. Quelque chose en lui - quelque chose de froid et de patient, qui ne portait pas encore de nom - accumulait.